

Les pratiques de visite au zoo

S'inspirer du public pour une réflexion contemporaine sur les rapports aux savoirs

Practices of Zoo Visits. Being inspired by the Public for a Contemporary Reflection about Knowledge Reports

Joëlle Le Marec



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11439>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.11439](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11439)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2017

Pagination : 75-104

ISBN : 9782814305076

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Joëlle Le Marec, « Les pratiques de visite au zoo », *Questions de communication* [En ligne], 32 | 2017, mis en ligne le 31 décembre 2019, consulté le 04 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11439> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11439>

Tous droits réservés

JOËLLE LE MAREC

Groupe de recherches interdisciplinaires
sur les processus d'information et de communication

Celsa Université Paris-Sorbonne

F-92200

jlemarec@neuf.fr

LES PRATIQUES DE VISITE AU ZOO S'INSPIRER DU PUBLIC POUR UNE RÉFLEXION CONTEMPORAINE SUR LES RAPPORTS AUX SAVOIRS

Résumé. — L'article est fondé sur le réexamen, à 15 années d'intervalle, d'une étude sur les pratiques de visite de la ménagerie du Jardin des plantes de Paris qui comprend une analyse du zoo comme exposition muséale et une enquête auprès de visiteurs. Dans la décennie qui a suivi cette enquête, les travaux portant sur des rapports homme/animal, les études de sciences, mais aussi un ensemble de courants scientifiques et intellectuels ont contribué à ébranler la question des savoirs et à développer une attention forte à la pluralité et l'hétérogénéité des savoirs dans tous les domaines où les rapports nature/culture sont en jeu. Ces courants peuvent faire jaillir la tentation de créer une nouvelle avant-garde qui renforce les rapports de légitimité pourtant questionnés. Éclairé par ces préoccupations nouvelles, le retour sur les réactions du public au zoo permet de faire apparaître une combinaison intéressante entre pluralité des régimes de vérité, attachement à la scientificité et ouverture à un point de vue radicalement autre. Cette condition des publics fait directement écho à des tensions vécues par les chercheurs contemporains.

Mots clés. — visite muséale, zoo, public, nature et culture, réflexivité, enquête, pluralité des savoirs

Cet article met en relation des temps distincts de mon activité de recherche sur les publics des institutions et sur les rapports entre l'homme et l'animal pour préciser et partager une préoccupation à propos de ce que j'aimerais réellement voir changer dans les rapports aux savoirs au sein des sciences humaines et sociales (SHS). Je développe l'idée selon laquelle le public, en condition de visite au zoo, peut inspirer une réflexion sur la pluralisation des savoirs, réflexion devenue nécessaire dans les SHS pour reconnaître pleinement la diversité des points de vue sur le monde.

En effet, le zoo apparaît comme l'un des lieux où s'éprouve la possibilité d'assumer en même temps un attachement aux savoirs scientifiques (élaborés à force de siècles de travail savant sur la nature) et l'expression de rapports hétérogènes à la nature et aux animaux. Plus exactement, le zoo est le lieu d'une hétérogénéité assumée des modes de relation aux animaux, dont le savoir scientifique qui y est mis à l'épreuve tout en y étant respecté. Le zoo est donc le lieu, précieux, où peuvent s'exprimer et s'observer des rapports à l'animal dans un espace institutionnel qui est le dépôt d'une stratification historique d'entreprises savantes et le site de rencontres vivantes avec des animaux. Ces rapports peuvent être étudiés non pas comme des symptômes ou des témoins des médiations qui structureraient des représentations sociales (discours médiatiques, pratiques culturelles héritées, etc.), mais comme des événements pouvant nourrir la réflexion des chercheurs lorsqu'ils essaient de penser la pluralité de leurs épistémologies et le trouble que cette pluralité inscrit dans leur effort scientifique. C'est à la lumière des évolutions contemporaines des préoccupations réflexives des chercheurs sur les mutations de leurs rapports aux savoirs que les résultats d'études passées peuvent être revisités. Le public peut alors être compris non plus comme une instance de réception éloignée des débats épistémologiques sur la relation homme/animal, mais comme une condition contemporaine intéressante pour conceptualiser la construction des connaissances. Dans un premier temps, je détaillerai les conditions d'un retour réflexif sur une étude menée au début de la décennie 2000, puis je présenterai celle-ci et développerai ce qu'ont permis le passage du temps et l'évolution de la trajectoire scientifique sur l'interprétation de ce qui en est ressorti.

Retour sur une étude ancienne : revisiter des évolutions générales à partir d'une trajectoire particulière

Il s'agit de revenir sur une recherche comportant une étude à propos du zoo comme exposition et sur une enquête sur des pratiques de visiteurs de la ménagerie du Jardin des plantes réalisée il y a 15 ans. Je reprendrai cette recherche à la lumière du développement, depuis lors, des débats sur les médiations de la relation homme/nature et des savoirs sur l'animal. Cette étude était conduite dans le cadre d'un programme collectif « Évolutions, natures et cultures » piloté

par Frédéric Jouliau¹. La parution en 2005 de *Par-delà nature et culture* de Philippe Descola avait donné lieu à d'intenses discussions entre nous. Ces moments me servent de balises pour situer les débats sur les relations hommes/animaux, tels que je les ai vécus et ressentis directement dans le quotidien d'un collectif au travail, et non pas tels qu'ils auraient pu être reconstruits à partir d'explorations bibliographiques postérieures qui seraient venues lisser, réparer et masquer les temps forts et les failles constitutives de ce moment particulier.

Le choix de partir d'une étude ancienne est délibéré. Depuis cette période, je n'ai cessé de revenir à ces résultats en me demandant ce qui pouvait résister aux transformations du domaine de recherche sur les rapports homme/animal et à l'exigence réflexive qui traverse l'ensemble des études de sciences. Il me semble que les SHS sont tendues entre deux pôles contradictoires : d'une part, la production d'une forme de gestion de la mémoire disciplinaire et, d'autre part, une amnésie scientifique. Nous sommes sans cesse tenaillés par le souci d'historiciser les concepts et les démarches, tout en craignant un vieillissement rapide des études empiriques. Or, le temps aussi « fait enquête »².

Dans le cas présent, il faut donc décrire en quelques mots la dynamique qui s'est installée peu après l'étude, dans un autre réseau qui était celui des études de sciences à Lyon. Comme de nombreux collègues travaillant sur les rapports entre sciences et société dans le cadre d'un *cluster* régional de recherche sur les sciences dans la région Rhône-Alpes³, ou bien dans le cadre d'engagements académiques et militants avec le Centre de documentation et de recherche sur les alternatives sociales (Cedrats) de Lyon, j'ai éprouvé, à l'échelle de l'entrelacs des activités quotidiennes, l'extension rapide sur plusieurs fronts (scientifique, politique, culturelle) des débats relatifs aux relations homme/animal et leur concomitance avec la mise en cause des hiérarchies du savoir dans d'autres domaines de recherche que celui de l'animal.

¹ La réflexion a démarré dès 2000 avec le programme de recherche interdisciplinaire « Hommes et primates en perspective » sous la direction de F. Jouliau (Laboratoire d'anthropologie sociale, École des hautes études en sciences sociales – EHESS) et s'est prolongée en 2003 dans le cadre d'un PRI « Évolution, natures et cultures » (Sociologie, histoire, anthropologie des dynamiques culturelles – Shadyc –, EHESS). Les participants étaient nombreux, avec des rencontres très fréquentes, avec Frédéric Jouliau, Véronique Servais, Suzanne de Cheveigné, Nicolas Govoroff, Frédérique Jankowski, Vincent Leblan qui faisaient tous deux leur thèse, et bien d'autres collègues – Vincent Leblan a soutenu en 2008 sa thèse *Analyse spatiale des relations entre les hommes et les chimpanzés dans la région de Boké (Guinée)*, et Frédérique Jankowski en 2009 *Étude du processus d'habitation des communautés de primates en milieu naturel : approche écologique et anthropologique*, tous les deux à l'EHESS sous la direction de Philippe Descola et Frédéric Jouliau. Dans le collectif ainsi créé, plusieurs opérations de recherche ont été menées en parallèle, dont deux à la ménagerie du Jardin des plantes, par Véronique Servais et par moi-même. Véronique Servais a publié les résultats de son enquête (2012). Une partie des travaux du collectif a aussi donné lieu à des articles dans la revue *Techniques & Culture* (Cheveigné, Jouliau, 2008).

² J'emprunte la belle formule « faire enquête » à Sophie Corbillé (Gripic, Université Paris-Sorbonne) qui l'a utilisée lors d'une séance du séminaire *Cultures de l'enquête* (2016-2017).

³ J'étais alors professeur à l'École normale supérieure de Lyon où j'ai assuré, de 2007 à 2011, le pilotage du *cluster* de recherche régional « Enjeux et représentations des sciences, des technologies et de leurs usages ».

La question de la mutation des rapports aux savoirs s'est en effet posée dans cette période à chaque fois que se développait l'effort de revisiter les rapports de domination qui structurent les pratiques de connaissances : les socio-anthropologies de l'environnement bien sûr avec Igor Babou, comme en témoigne le présent dossier qu'il coordonne, mais aussi les *subaltern studies*, les études féministes, la recherche des oubliés et des voix réduites au silence dans les empires coloniaux esclavagistes, ou encore l'exploration des questions traitées par la presse militante⁴. Comme le soulignent Emmanuel Gouabault et Jérôme Michalon (2010 : 5), les *animal studies* qui se développent comme « agrégat de chercheurs en sciences humaines et sociales partageant la conviction que leur discipline est passée à côté d'un objet », participent actuellement d'un mouvement de réparation, avec l'ambition, si possible, de restituer voire d'adopter les points de vue des « autres » culturels et naturels, des points de vue vaincus, dominés ou totalement niés dont on pressent alors qu'ils mettent profondément en question la partition nature/culture.

Ces concomitances et voisinages mettent en mouvement les questions relatives aux liens entre la science comme métier et la science comme projet, la création de formes d'expression ou d'action aux marges des normes académiques et militantes, les déplacements et relocalisations du politique. La question des publics n'est cependant pratiquement pas abordée dans ces courants.

Concomitances et pluralité des régimes de vérité

La pluralité vécue des régimes de vérité se manifeste au cours de cette période (2007 à 2015 environ) à travers quantité d'interactions directes plus ou moins formelles (recherches et études doctorales⁵, ouvrages, séminaires, journées d'étude⁶, propositions d'événements et idées plus ou moins réalisées, expositions culturelles, soirées militantes, etc.). Ces événements constituent la trame des liens ténus, vécus sans qu'il soit besoin de distinguer nettement les savoirs et les sociabilités académiques, culturelles et politiques. Ils sont caractérisés également par une disponibilité réelle à ce qui peut modifier profondément le cours des choses. Cette indistinction est une manière ordinaire de laisser venir et de compter sur une opérativité de la pluralité des régimes de vérité, indépendante d'une stricte gestion des opérations de connaissance, dans le temps suspendu des intervalles, à l'abri des contraintes de la performance scientifique professionnelle.

⁴ Voir, à partir de 1991, *Les Cahiers antispécistes* lyonnais, fondés par Y. Bonnardel et édités par le Collectif lyonnais pour la libération animale, disponibles au Cedrats.

⁵ J. Michalon participait au *cluster* en études de sciences pendant sa recherche doctorale sur l'animal thérapeute et a proposé, entre 2009 et 2011, des journées annuelles de jeunes chercheurs autour des questions homme/animal : « Les relations anthropozoologiques : nouvelles approches et jeunes chercheurs », avec C. Mondémé et E. Goubault.

⁶ Voir l'ouvrage d'I. Babou (2009) qui, suite à cette importante recherche, a aussi co-organisé les journées *Interaction Homme-nature – entre imaginaire romantique et gestion politique de la nature*, les 24 et 25 avril 2010, à l'École normale supérieure de Lyon et au Cedrats.

Une telle pluralité des régimes de vérité est rarement considérée comme une condition intéressante et légitime sur le plan scientifique dans le monde académique professionnel. Elle se traduit pourtant par des priorités non discutées que se donnent les chercheurs en situation dominée lorsqu'ils croient non pas à la justesse de leurs savoirs sur la société, mais à l'efficacité des savoirs mis en œuvre par des instances gestionnaires dont ils dépendent. Même si les études de sciences ne cessent de décrire et de reconnaître la pluralité des médiations (matérielles, sociales) qui interviennent dans la pratique scientifique, elles le font sous une forme académique et épurée, et à propos de pratiques ou de lieux qui sont constitués en objets⁷. Cependant, la gamme des médiations qui interviennent dans les pratiques de connaissance ne cesse de s'enrichir et d'inclure des « choses » auxquelles n'était pas nécessairement accordée une existence réelle, comme par exemple des états psychologiques, des affects, ou ce qui relève du partage des expériences sensibles.

Il est difficile de récupérer ces éléments dans les publications académiques, même si la prétention scientifique vise actuellement, pour une part au moins, à développer de nouvelles manières de produire et d'exprimer les savoirs à partir du sensible. Il me semble cependant que la combinaison, apparemment théoriquement intenable, entre une pluralité de régimes de vérité, une exigence sincère de scientificité et une foi dans la pertinence des connaissances issues de points de vue « autres » est peut-être plus facile à assumer dans la vie quotidienne des chercheurs engagés dans des situations quotidiennes qui font écho les unes aux autres d'une manière imprévue et « faible » que dans des programmes qui prétendent conduire et organiser les révolutions scientifiques. Cette condition attentive et disponible renvoie pour moi à deux figures inspiratrices d'un rapport au savoir troublé, deux figures qui sont celles de témoins de l'énigme « d'autres » lointains, même si elles sont extrêmement distantes et inégales par rapport au savoir, l'une étant éminemment académique et prestigieuse, l'autre modeste, plurielle et anonyme.

La première est celle de Paul Veyne (1983) lorsqu'il développe sa thèse à propos des rapports entre croyance et savoirs chez les Grecs. Cet auteur est manifestement affecté dans son rapport à l'histoire par ce qu'il a compris des Grecs, de leur rapport au mythe et à la vérité : « On se sent plus à l'aise pour étudier les croyances, religieuses ou autres, quand on comprend que la vérité est plurielle et analogique » (*ibid.* : 97). En effet, lui-même expose, dans ce qu'il appelle une parenthèse, une conception presque poétique du savoir historique. Il faut arracher « les formes convenues, l'ample drapé » qui donne à l'histoire l'allure « d'une noble

⁷ On pense évidemment aux apports de l'anthropologie de laboratoire avec B. Latour et S. Woolgar (1988), mais aussi aux travaux de J. Roux et F. Charvolin (2013). Cependant, le passage assumé d'un régime de vérité scientifique à un point de vue radicalement poétique chez le philosophe D. Abram ne passe pas la barrière des SHS. Si son ouvrage *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens* (1996), traduit et publié en 2013, a été salué et débattu, *Becoming Animals. An Earthly Cosmology* publié en 2010 n'est pas véritablement « lisible » en SHS.

tragédie » ; il faut s'interdire toute tentation explicative et s'attacher à ce qui vient de l'enquête elle-même : « Nous nous résignons d'autant plus aisément à ne pas expliquer que nous sommes portés à penser que l'imprévisibilité de l'histoire tient moins à sa contingence [...] qu'à sa capacité d'invention » (*ibid.* : 46 sqq). Chaque situation actualise des possibilités qui s'épanchent autant qu'elles peuvent dans un polygone de petites causes. Contre « la prison » d'un fonctionnalisme social et idéologique, il défend un savoir d'historien fondé sur l'idée, presque poétique, d'une expansion permanente d'énergie imaginative, canalisée par ce polygone de petites causes et de faits qui la contraignent. Cette vision de Paul Veyne n'est pas sans évoquer un tournant presque esthétique des SHS qui s'attachent à repérer des « formes de vie » et à les conceptualiser en intégrant des intuitions et des éléments sensibles (voir notamment Ferrarese, Laugier, 2015), par une forme de décroissance scientifique, qui laisse place à l'imagination historique.

La seconde figure du rapport au savoir qui fait écho à la condition des chercheurs disponibles à des transformations du savoir sur les « autres » – et surtout par les « autres » – provient de l'enquête dont j'ai parlé au début : il s'agit du public. En 2005, l'enquête auprès des visiteurs de la ménagerie était menée en lien avec une réflexion sur le fonctionnement socio-sémiotique du zoo comme dispositif d'exposition et comme média, et contribuait ainsi à éclairer les pratiques de visites comme pratiques interprétatives dans un environnement au moins partiellement organisé par des intentions. Aujourd'hui, il est possible d'y voir autre chose : un lieu de très forte hétérogénéité des rapports aux savoirs qui s'y sont déposés historiquement et, en regard, une élasticité de différents régimes de savoir chez les visiteurs explorant des manières de se mettre en rapport avec les animaux, avec sérieux, pendant le temps de la visite. J'y reviendrai plus précisément : la visite apparaît, plus que jamais, comme un temps d'expérimentation de ce qu'est la condition politique et cognitive de *public*, et celle-ci peut être inspirante et intéressante pour le chercheur (Le Marec, 2013).

C'est donc la combinaison apparemment paradoxale entre la pluralité des régimes de vérité, une exigence sincère de scientificité et une foi dans d'autres modes de connaissance par contact avec l'animal qui frappe après coup dans les réactions du public recueillies à la ménagerie. Cette combinaison anime d'une vie intéressante les altérations sémiotiques multiples du zoo comme lieu dépassé par l'état des savoirs sur l'animal. J'ai dit plus haut qu'il était difficile de saisir cet agencement à l'époque où l'étude a été menée.

J'é mets l'hypothèse selon laquelle ce qui a changé depuis est moins un état des recherches sur les relations homme/animal, sur les zoos et sur les pratiques de visite – même si tous ces objets ont donné lieu à une production scientifique importante – qu'une attention des chercheurs – la mienne, celle des autres – à la fragilité de leurs propres rapports aux savoirs et à leur mise en mouvement. Il y a une ressemblance entre des désirs de connaissance face à des figures d'altérité et des milieux hétérogènes. Là encore, Paul Veyne est inspirant pour le rôle qu'il donne à la ressemblance, maintes fois évoquée à propos de la capacité à passer

d'un régime de vérité à un autre d'une manière analogique, mais aussi d'une place à l'autre dans des états de croyance délicats car assumés en public dans le cas des commentateurs grecs.

Le lien entre la position de chercheur et la condition du public permet d'introduire une contradiction dans les courants épistémologiques qui sont sensibles à des points de vue minorés ou niés. Ces courants me semblent impliquer logiquement et nécessairement une modestie radicale des chercheurs, un scrupule, qui les fait ressembler au public. Mais cette modestie est difficile à assumer véritablement dans un contexte professionnel de la recherche qui reste compétitif et marqué par un goût pour l'avant-garde.

La tentation d'un nouveau savoir « de pointe »

Les convergences entre chercheurs préoccupés par le fait que leurs disciplines ont « raté » jusqu'ici des objets et des savoirs essentiels peuvent avoir des effets indirects sur les hiérarchies scientifiques en créant une avant-garde académique. Celle-ci stimule de nouveaux enjeux de légitimité internes aux SHS considérées dans leur périmètre classique (publications, carrières, postes, prestige, etc.). De fait, la remise en question profonde des savoirs relatifs aux animaux et aux rapports nature/culture est l'une des ouvertures épistémologiques et politiques contemporaines les plus stimulantes. Elle est portée par des chercheurs internationaux très prestigieux. Le dialogue entre Philippe Descola et Tim Ingold (2014) met en présence deux intellectuels, chercheurs internationaux appartenant au Collège de France et à l'Université de Cambridge.

Cependant, on assiste à des phénomènes susceptibles de bouleverser profondément les hiérarchies héritées : contestation profonde des frontières entre sciences de la nature et sciences de la culture, mise en question du monopole académique de production des savoirs scientifiques au profit d'un développement rapide de recherches qui explorent les savoirs des populations autochtones sur l'environnement et les relations homme/nature, développement de programmes de recherche participatifs qui donnent une place et un statut aux savoirs des éleveurs, agriculteurs, pêcheurs, naturalistes amateurs, habitants impliqués dans la vie de territoires partagés avec des animaux, etc. Depuis une vingtaine d'années, la frontière entre ce qui relève du social ou ce qui serait spécifiquement humain, et ce qui est animal et qui appartient à la nature est retravaillée et fortement questionnée par les sciences, les institutions, la politique et par le droit. Les animaux font vaciller les découpages entre psychologie, éthologie et anthropologie⁸. Les chercheurs postulent l'accès possible à des points de vue animaux qui étaient précisément ceux que la science positive s'interdisait d'adopter pour construire un savoir sur la nature. Ces recherches diffusent dans l'espace public et les productions

⁸ Par exemple, voir V. Leblan et M. Roustan (2017).

culturelles. Ainsi, dans l'exposition « Bêtes et hommes » à la Grande Halle de la Villette (12 septembre 2007-20 janvier 2008), dans un document audiovisuel destiné à présenter les recherches de Shirley Strum sur les babouins, celle-ci décrit ce qu'apporte à l'éthologue la posture qui consiste à « chausser des lunettes de babouin »⁹. Les mouvements militants anti-spécistes contestent même les usages de la catégorie de l'espèce, dans la mesure où la frontière biologique permettrait de masquer la construction culturelle des barrières entre hommes et primates.

Ces transformations rapides, qui devraient ébranler les positions acquises et menacer les légitimités héritées, semblent pourtant parfaitement acceptables et même attrayantes, bien au-delà de la communauté des sciences anthropo-sociales. Elles le sont au point qu'il est difficile de ne pas s'inquiéter d'une sorte de faux pli, de point aveugle, de ruse – de la raison, des pouvoirs en place, etc. – qui rend ces subversions épistémologiques indolores et inoffensives au sein même de la communauté scientifique. D'où une préoccupation tenace et diffuse : il me semble que ces ouvertures épistémologiques risquent de rater leur objectif (opérer une remise à plat des enjeux de savoirs et ouvrir des futurs possibles) si elles ne prennent pas en compte le fait qu'elles constituent de nouvelles tentations de distinguer encore et toujours entre des avant-gardes proprement scientifiques, qui produisent des savoirs « de pointe », et un arrière-plan, statique ou obsolète, contre lequel le nouveau « progrès » des sciences peut se déployer avantagusement.

L'institution culturelle et ses publics, nouvelle toile de fond d'un progrès scientifique

Si la nature a longtemps joué le rôle de toile de fond contre laquelle le progrès des sciences se rendait spectaculairement visible, il est possible que l'arrière-plan obsolète soit désormais le monde des institutions culturelles et éducatives – et leur public –, auquel est associé un scientisme n'ayant plus cours chez les chercheurs de pointe. Elles seraient devenues les marqueurs des conservatismes institutionnels que l'on peut pourfendre sans risque.

Les transformations des savoirs sur la nature s'appuient sur une attention forte à l'apport d'acteurs et de spécialistes très éloignés des champs académique et institutionnel, détenteurs de savoirs sur la nature. Les membres de communautés autochtones reconnues comme telles, et même les animaux, font partie de ces spécialistes étrangers, convoités pour le prestige qu'apportent les alliances et les proximités qui sont établies avec eux¹⁰. Les anciens informateurs ou les anciens

⁹ L'exposition « Sur la piste des grands singes » présentée au Muséum national d'histoire naturelle (11 février 2015-21 mars 2016) consacrait quelques éléments à des pratiques culturelles chez les primates.

¹⁰ Dans un débat radiophonique sur France Inter le 26 juillet 2017, « Les animaux sont-ils nos égaux », Jocelyne Porcher, sociologue à l'Institut national de la recherche agronomique, remarque que la plupart des exemples cités pour rendre compte de l'intelligence et de la sensibilité des animaux sont

objets de la recherche deviennent coproducteurs, puis dépositaires de savoirs nouveaux qui remontent dans les publications scientifiques (sinon dans des dispositifs institutionnels beaucoup plus lents à intégrer les évolutions des débats de la science de pointe).

De fait, les transformations profondes des rapports à la nature et aux modes de construction des savoirs sur la nature et les animaux, ne légitiment pas pour autant les savoirs ordinaires mobilisés par les individus qui vivent au contact et en compagnie des animaux. Comme si la révolution des savoirs sur les frontières entre hommes et animaux ne pouvait être validée, malgré tout, que par ceux-là mêmes qui ont d'abord construit un savoir scientifique à partir de cette frontière. Il est exclu de renoncer à la trajectoire historique, érudite, laborieuse, qui ramène les chercheurs les plus avancés en anthropologie au point que n'avaient peut-être jamais quittés les ignorants. Car c'est cette trajectoire qui garantit la valeur académique, donc scientifique, de ce savoir sur les proximités homme/animal. Il en résulte que, pour le public, il est sans doute encore plus difficile de pratiquer l'anthropomorphisme du savant repenté que de tenter d'approcher des normes du savoir scientifique positif enseignées dans les études de biologie par exemple. Comme s'il fallait toujours en passer par les étapes déjà traversées pour être à niveau par rapport au savoir de pointe.

Il me semble que les nouvelles épistémologies des rapports nature/culture peuvent paradoxalement contribuer à créer un partage, non plus entre les savants professionnels et les profanes, mais entre les producteurs actifs de savoirs (savants, militants, populations autochtones) et les institutions culturelles opportunément retardées par les encombrantes exigences de la transmission et de la patrimonialisation. En particulier, tout se passe comme si nous n'avions toujours rien à apprendre du public des institutions culturelles, rien qui puisse réellement contribuer à ce mouvement de renouvellement des savoirs, sauf si ce public s'avère plus créatif et actif qu'il n'y paraît, ou bien s'il participe et contribue activement grâce à des dispositifs de recherche-action qui visent sa mobilisation. Dans leur article sur la crise des zoos traditionnels et leurs nouvelles fonctions – conservation d'espèces rares, recherche scientifique, éducation du public – Frédéric Jouliau et Christophe Abegg (2008 : 123) dégagent les questions relatives aux rapports homme/animal qui apparaissent à la faveur des programmes de conservation et de réintroduction. Mais ils déclarent d'emblée : « Nous laissons en revanche à la sociologie de la culture ou des publics le soin d'aborder la question des usages et de l'économie de ces établissements. Elle est bien évidemment essentielle à une bonne compréhension des changements actuels (voir Chaumier ce numéro) ». Le public reste donc l'objet de la sociologie de la culture et des publics, dans une zone non touchée par les bouleversements des rapports nature/culture, et qui apparaît comme statique. Pourtant, on pourrait s'appuyer, par analogie, sur le

des animaux exotiques ou sauvages étudiés par des éthologues. Lors de cette émission, Emmanuelle Pouydebat se demande pour quelle raison les savoirs des éleveurs d'animaux domestiques (vaches, porcs) ne sont absolument pas mentionnés, ni considérés en dépit de leurs relations avec les bêtes.

mouvement argumentatif des auteurs de cet article qui déplorent la reconduction de l'asymétrie politique des rapports Nord-Sud au sein des zoos modernes au moment même où ils sont occupés à reconsidérer très sérieusement le rapport à l'animal : le public serait, en somme, un « Sud » de la culture. Dans les travaux sur le renouvellement des frontières et des objets des sciences qui traitent des rapports entre nature et culture, on assiste à la reconduction d'une insignifiance du phénomène du public, qui relèverait d'une sociologie de la culture et des publics reléguée à l'extérieur des débats épistémologiques en cours.

Or, si l'on prend au sérieux les perspectives scientifiques et politiques actuelles dont participent les *animal studies* et les socio-anthropologies de l'environnement, celles-ci devraient réellement déranger les hiérarchies des sciences attachées aux rapports de domination des « autres », culturels et naturels, qui ont rendu possibles la négation ou l'éliision des points de vue des autres ou leur exploitation utilitariste. En outre, elles devraient être ébranlées : sur le plan strictement logique, rien ne justifie que la mise en cause des grands partages nature/culture ne concerne que les questions environnementales et les rapports aux animaux, mais n'affecte en rien la réflexion sur la vie des institutions culturelles.

Le phénomène du public des institutions culturelles (dont le zoo) peut être mis en relation avec ces deux plans :

- la condition du public est jugée très largement insignifiante, sous-conceptualisée sur le plan scientifique. Elle est souvent déléguée au marketing et livrée ainsi à une forme de recherche qui consiste à « disposer » de l'objet étudié. Or, cette condition de vulnérabilité activement assumée, qui consiste à se rendre disponible à une action transformatrice, est pourtant une construction politique et sociale passionnante, à la fois menacée et protégée par son insignifiance apparente. Elle renvoie à l'importance de la vulnérabilité dans la pensée politique féministe ;
- les institutions culturelles et l'ensemble des phénomènes de la vie sociale urbaine sont susceptibles d'être revisités à la lumière des travaux qui questionnent les rapports nature/culture. En effet, pourquoi ces transformations des modes de connaissances scientifiques qui remettent en cause les frontières entre pratiques scientifiques professionnelles et démarches de connaissances « autres » ne s'étendraient-elles pas à la manière dont nous regardons les institutions et leurs publics ? Devons-nous être dépendants d'une évolution des modes savants de connaissance de la nature qui nous rendrait attentifs et sensibles aux savoirs des amateurs naturalistes, ou à ceux des peuples « spécialisés » (ceux qui parlent aux animaux) mais sans que soit touchée avant longtemps notre vision des publics des institutions ? Finalement, la transformation de la recherche sur la nature/culture serait travaillée par une hiérarchie impensée : nous serions d'accord pour réviser profondément nos rapports aux savoirs et à la nature, mais à condition de n'avoir affaire qu'à ceux qui incarnent notre imaginaire d'approches différentes de celles que nous cherchons à dépasser. En parallèle nous protégeons le plus possible nos institutions savantes de ces transformations, le tout sans porter attention à leur public.

Le zoo et le musée : le lien organique à une pensée savante en crise

Mais y a-t-il à apprendre du public du zoo, dans la perspective particulière que nous avons exposée ci-dessus ? Nous allons exposer à présent le premier volet de l'étude menée à la ménagerie en 2005, qui met en évidence une hétérogénéité très forte du zoo comme exposition et comme média, historiquement transformé, et aussi comme discours. Nous développerons ensuite la manière dont les publics assument pour leur part une hétérogénéité des manières de savoirs pendant le temps de la visite.

Le premier volet de l'étude portait sur le zoo, comme collection et comme lieu d'exposition, à partir de l'approche socio-sémiotique qui a été proposée et développée par Jean Davallon¹¹.

Le zoo est pratiquement l'un des seuls lieux urbains (à l'exception du cirque) où l'on peut être en présence directe d'animaux sauvages vivants. Ces mêmes animaux sont visibles, mais morts et naturalisés dans les muséums d'histoire naturelle. Dans les deux cas, le rapport à l'animal est cadré par une même pratique culturelle : la visite d'une exposition, dans un lieu patrimonial, historiquement rattaché aux institutions savantes. En effet, les parcs zoologiques historiques sont fortement liés aux muséums auxquels un certain nombre d'entre eux est ou a été rattaché : nombre d'animaux captifs, une fois morts, ont une seconde vie à l'état de spécimens naturalisés dans les collections du muséum. Les parcs zoologiques répondent à la définition des musées proposée par le Conseil international des musées (Icom) dans ses statuts au moment de sa création dès 1946, et régulièrement révisée depuis : ils sont une institution permanente qui conserve des collections à des fins d'étude, d'éducation et de délectation.

Tout musée est d'abord un lieu de contact avec des savoirs, grâce à la proximité des institutions académiques. La collection tient sa valeur de ce savoir et celui-ci tire son caractère vivant du lien matériel avec des objets du monde vécu. La fonction éducative du musée découle directement de la coupure et de l'articulation qui sont opérées simultanément, entre le savoir et les choses. Ce qui est montré au musée, c'est la capacité des savants à opérer des découpes et des réagencements dans la masse des choses et le flux des événements, pour tenir un discours sur le monde. Ainsi l'exposition est-elle la forme privilégiée de la construction et de la diffusion du discours muséal¹².

¹¹ L'approche socio-sémiotique a été posée dès 1986 dans l'excellent ouvrage collectif dirigé par J. Davallon (1986). Le cas du parc zoologique y fait déjà l'objet d'un chapitre de F. Cousin-Davallon et J. Davallon.

¹² L'exposition est la forme privilégiée de la construction et de la diffusion du discours muséal même si, dans le cas de nombreux parcs de nouvelle génération (vallée des Singes, parc de Beauval, etc.), le lien au secteur de l'économie du loisir apparaît sans doute avec plus d'évidence que celui aux institutions savantes. Pour l'intégration des parcs à thèmes au secteur de l'économie du loisir, voir notamment S. Chaumier (2005).

Le zoo peut également être le lieu-témoin de la crise des représentations culturelles des savoirs sur l'animal. En effet, lorsque les sciences se transforment profondément, les musées (et les zoos) entrent eux aussi en crise : ils deviennent les témoins parfois gênants de conceptions qui sont contestées et doivent se transformer pour maintenir le lien institutionnel vivant entre la recherche et le musée. Mais les musées sont aussi, d'une part, les témoins de leur propre histoire et, d'autre part, les lieux de conservation de collections qui ne sont pas uniquement des matériaux pour la connaissance. Les muséums et les musées d'histoire et d'archéologie sont particulièrement concernés par cette double exigence de rendre compte de l'évolution des savoirs sur la nature et les sociétés, et de conserver les collections patrimoniales qui ont une histoire et une valeur propres. Depuis peu, ils présentent un savoir réflexif sur l'histoire des formes muséales. Le musée devient un lieu hétérogène, troublé et enrichi par l'épaisseur historique des relations entre les savoirs et les objets, et par les pratiques culturelles et sociales transmises qui ont lesté ces objets de significations culturelles. Il lui est impossible, par exemple, de proposer un discours constamment réactualisé en fonction des débats scientifiques du moment sur la nature ou la société. Le zoo est donc un espace profondément troublé par la force du projet scientifique originel qui le fonde et par la mise en cause de ce projet au fil des siècles. Il a fallu des normes et des engagements forts pour rendre possible la construction d'un discours qui a obligé à déplacer des êtres vivants et à les disposer dans un espace physique¹³. Cette manière de disposer des êtres vivants est aujourd'hui largement discréditée, comme en témoignent les articles qui ont marqué la réouverture du zoo de Vincennes dans la grande presse et la presse magazine au printemps 2014. Le savoir scientifique s'est transformé, mais, dans le jardin zoologique, il est obligé de compter avec son histoire et avec les débats qui mettent en cause sa légitimité¹⁴.

Les pratiques de visite des musées sont également complexes car elles sont non seulement des activités qu'un état donné des sciences culturelles permet de décrire, mais aussi les témoins des regards savants qui ont été portés sur elles, qui les ont problématisées, commentées et représentées, et qui ont fortement évolué depuis les premières études de publics menées dans les musées au début du siècle. En outre, parce qu'elle est articulée à d'autres pratiques institutionnelles et médiatiques, la visite mobilise et active d'autres savoirs, politiques et sociaux, auquel le jardin zoologique donne corps ou par lesquels il est fragilisé. C'est au moment de la rencontre avec l'animal que s'actualisent les cadrages sociaux de ce rapport à l'animal, et notamment les discours sociaux (Chaumier, 2008). Mais, dans le même temps, ces cadrages sociaux sont mis à l'épreuve. Les visiteurs présents au zoo sont les premiers à souligner le caractère ambigu de leur propre démarche dans un contexte où le zoo est contesté comme lieu d'une souffrance animale de moins

¹³ Sur le lien entre discours médiatiques ou expographiques et déplacements physiques voir I. Babou et J. Le Marec (2003).

¹⁴ Le zoo vieillit plus mal encore que les musées. Comme le décrit B. de l'Estoile (2007) à propos du Musée de l'Homme avant sa fermeture, l'hétérogénéité des rénovations partielles rend visible le caractère fragile et discutable des interventions successives, anciennes et modernes.

en moins tolérable. Le zoo inspire des sentiments de honte à des visiteurs qui se sentent parfois obligés de justifier leur présence, comme si le fait d'être interrogé dans ce lieu, était sous-tendu, implicitement, par la remise en cause d'une pratique qui ne va plus de soi culturellement.

Cependant, c'est dans la rencontre que peuvent advenir des états psychologiques comme la sidération, la compassion, l'attention, qui débordent temporairement le dispositif et les discours attendus.

Du musée au zoo : un filet sémiotique très relâché

L'exposition muséale diffère du zoo sur des points importants. Dans une exposition, la dimension intentionnelle est manifeste pour le public : *a priori*, aucun objet ne s'y trouve par hasard. L'activité interprétative des visiteurs d'exposition est celle qui caractérise la réception des discours sociaux : il y a reconnaissance du mode d'emploi du dispositif médiatique, et interprétation du texte de l'exposition. Le concept de « texte » est pris ici au sens large, non pas d'une séquence linguistique, mais d'un agencement spatial de signes divers : espace, objets, mots, images, etc. L'exposition muséale en tant que texte est un objet communicationnel, qui propose, dans son agencement, son propre mode d'emploi et les modalités de son appropriation comme forme. L'exposition est un texte dans la mesure où elle ne peut jamais se réduire à un simple dispositif instrumental visant à mettre en relation des visiteurs et des objets exposés : elle comporte nécessairement des indications permettant au visiteur de reconnaître l'intention communicative de l'exposition et la manière dont il peut en comprendre quelque chose. Cependant, comme le formule Jean Davallon (1986 : 15), il semble que

« le filet que constitue la cohérence sémiotique ne s'étend pas sur l'exposition dans son ensemble [...]. Dans certains cas, il est lâche au point de laisser échapper des parties de l'exposition à travers ses mailles ; tandis qu'à d'autres, il constitue un réseau qui semble flotter au-dessus d'éléments qui conservent leur autonomie fonctionnelle et sémiotique sans en intégrer les différents niveaux ».

Il arrive d'ailleurs fréquemment au musée que les visiteurs sur-interprètent un voisinage, une absence, une contiguité, un rapport d'échelle, des artefacts scénographiques qui apparaissent chargés de signification. Quiconque a longtemps travaillé sur les expositions et se rend au zoo muni de cette grille interprétative implicite est frappé par l'aggravation de la difficulté à rendre compte du fonctionnement sémiotique du dispositif pris dans son ensemble. Le zoo reste un dispositif intentionnel qui dit forcément quelque chose de la manière dont il souhaite organiser la mise en relation du visiteur avec les choses exposées. Mais, dans son cas, le filet sémiotique est devenu extraordinairement lâche.

En premier lieu, la structure est hétérogène au sens où, comme pour une exposition, elle est à la fois technique et sémiotique, mais à un degré plus fort que dans l'exposition. Par exemple, l'espace est organisé bien plus pour la distribution

des enclos et des circulations que pour ordonner un ensemble de propositions de visites. Même si la rénovation actuelle des musées favorise la disparition des grilles et barreaux¹⁵, les clôtures ont longtemps obéi plus à des impératifs de sécurité qu'à une volonté d'organiser le rapport visiteur/animal.

En deuxième lieu, cette hétérogénéité résulte d'une sédimentation historique de multiples logiques, agencements matériels, opportunités, accidents, restructurations plus ou moins partielles, qui finissent par constituer l'état du zoo à un moment donné. De ce point de vue, le jardin zoologique est plus proche du musée que de l'exposition proprement dite. Il supporte l'empilement hétérogène de strates techniques et sémiotiques multiples. On est loin d'un agencement intentionnel et homogène comme dans le cas d'une exposition temporaire : c'est un fonctionnement institutionnel qui se reflète, en partie seulement, dans l'un des multiples dispositifs qu'il a engendrés au fil du temps, en l'occurrence l'exposition des animaux.

En troisième lieu, cette hétérogénéité est encore augmentée par rapport au musée : le zoo est un jardin, c'est-à-dire un ensemble de choses qui échappent à l'intentionnalité des concepteurs parce qu'elles sont vivantes. Les objets présentés dans n'importe quelle exposition offrent déjà, d'emblée, une résistance à leur transformation en êtres de langage. Mais cette résistance est ici accrue par le fait qu'il s'agit d'êtres vivants, même s'ils sont sélectionnés et disposés dans des environnements qui les cadrent et les commentent : plantes et animaux se développent indépendamment de toute volonté stratégique.

Le jardin zoologique est donc un agencement devenu un agrégat, dont il est manifeste que bien des éléments ne sont pas le résultat d'une volonté de montrer ou de dire, mais des traces d'agencements passés fonctionnels ou sémiotiques, ou des résultats de l'activité de tous les êtres qui y passent ou y vivent : professionnels, visiteurs, animaux captifs ou libres, plantes, etc. Le travail des visiteurs consiste alors à s'orienter et à repérer ce qui signifie ce qu'on a disposé à leur intention, ou bien à interpréter quelque chose qui n'est pas intentionnel mais qui signifie un aspect de ce que font les hommes, les animaux, ou les plantes, et de ce qu'il y a à en savoir. Ainsi le réaménagement d'une cage, le fléchage d'un parcours, l'installation d'un cartel, la distribution des animaux, la trace de leurs habitudes et de leurs activités marquent-ils l'espace du zoo plus ou moins durablement.

Cette remarque est importante dans la mesure où elle permet de ne pas faire l'impasse sur l'une des caractéristiques du musée (et du zoo), qui pourrait masquer sa dimension communicationnelle : Jean Davallon (*ibid.* : 29) rappelle que le fonctionnement du musée s'appuie sur une reconnaissance par les visiteurs du

¹⁵ Les zoos de Lyon, de Vincennes, de Berlin, ont mis en place des dispositifs (fossés notamment) permettant aux animaux d'apparaître dans une proximité visuelle troublante, comme s'ils n'étaient pas enfermés mais simplement séparés de nous par une rivière ou un accident de terrain. Les mêmes zoos ont également favorisé la possibilité pour les animaux de se cacher et donc d'apparaître comme si le public était non pas chez lui mais sur le territoire de l'animal, confronté au mystère de ses occupations et de ses déplacements.

projet communicationnel des producteurs. Or, dans le musée, la règle du jeu est celle d'une *dénégation de l'énonciation* : les objets présentés doivent représenter non pas le monde de l'auteur de la mise en scène, mais le monde dont ils viennent. Si le projet communicationnel fonctionne bien, le visiteur sait qu'il doit considérer les objets comme les représentants du monde dont ils faisaient partie avant d'entrer au musée. Dans cette mesure, il peut être difficile de différencier un mode de visite où le visiteur sait que le producteur a voulu qu'il considère les objets exposés comme le lien à un autre monde (le visiteur joue le jeu de la rencontre avec l'objet à l'intérieur d'un projet communicationnel), et un mode de visite où le visiteur ne s'inscrit pas dans ce double circuit (communicationnel puis référentiel) par exemple : il est au zoo comme dans la ville, dans un espace qui comporte bien sûr des éléments intentionnels (ne serait-ce que la signalétique), mais dont la plupart n'ont pas un statut sémiotique réglé d'avance.

L'écart par rapport au circuit communicationnel et référentiel peut résulter d'une décision concernant ce qui est regardé ; nous savons que les animaux qui sont au zoo peuvent être considérés comme les témoins représentant les mondes dont ils viennent, mais nous pouvons les observer comme les habitants d'un territoire, qui certes aurait pu être différent, mais dans lequel ils n'ont d'autre choix que de vivre, sans se soucier des mondes qu'ils représentent, ne donnant à voir que leur manière d'habiter activement avec nous la même ville. Le parallèle souvent fait entre le zoo et la prison témoigne de cette sensibilité du visiteur au fait que l'animal singulier qui est derrière sa grille vit ici, jour et nuit, dans la durée, de même que dans des villes, certains êtres humains vivent « déracinés », voire emprisonnés.

Si l'exposition est essentiellement un dispositif de réception dans la mesure où elle est un projet communicationnel, le zoo quant à lui déborde cette détermination : il est un espace dans lequel cette dimension médiatique n'est que partielle, ce qui oblige le visiteur à faire constamment l'épreuve de l'écart à ce que devrait – ou ce que pourrait – être ce qu'il voit.

La visite au zoo : épreuve d'une nécessaire tolérance à l'hétérogénéité

L'expérience de visite au zoo est celle d'une nécessaire tolérance à l'hétérogénéité : elle ne se situe pas dans un espace de réception aussi unifié que l'exposition. Dans la ménagerie du Jardin des plantes, les deux modes d'existence du jardin zoologique, comme texte historiquement construit et comme lieu d'événements qui surgissent ici et maintenant, sont en forte contradiction. Le mode d'emploi du rapport à l'animal tel qu'il s'inscrit dans la structure du zoo historique ne peut pas être référé exclusivement à des pratiques savantes valides que le visiteur pourrait retrouver dans le dispositif qui organise son mode d'emploi.

Là encore, on peut faire un parallèle avec la visite du musée : face à l'œuvre ou à l'objet, le visiteur ressent fortement le fait que l'une et l'autre sont regardés d'une certaine manière par l'expert, manière par laquelle celui-ci les fait parler. C'est l'agencement expographique qui est supposé restituer les conditions dans lesquelles s'exerce le regard savant, ou *a minima* une mise en scène simulée de ces conditions. Dans *Les Mots et les choses*, Michel Foucault (1966) a très directement proposé une interprétation du zoo comme texte. Le zoo y est décrit comme l'un des éléments de construction de l'Histoire naturelle au XVIII^e siècle. L'histoire naturelle – la discipline – est alors une sorte de macro-dispositif qui organise de nouvelles articulations entre les mots (la classification) et les choses (les animaux, les plantes). Comme le musée, le zoo inscrit durablement des savoirs et des manières de savoir par la sélection et l'agencement des animaux prélevés hors du monde de la réalité sensible. Ce prélèvement d'objets hors du monde réel aide à objectiver un monde de la vérité conquise : l'ordre de la nature.

Dans le cadre de notre enquête, si l'observation de ce qui se passe au zoo permet de ne pas s'enfermer dans les facilités d'une lecture purement sémiotique du zoo, le rappel de l'existence de celui-ci comme élément d'un système de connaissances rend attentif, d'une part, à un agencement du zoo qui hérite de cette conception et, d'autre part, à des modes de visite qui mobilisent aussi un rapport à la construction du savoir, ou bien un rapport à l'institution elle-même. Sans cette mise en perspective, le chercheur court le risque de voir le zoo comme un lieu où poser un regard surplombant sur des visiteurs pris au piège de dispositifs qui porteraient des conceptions dépassées des débats académiques sur l'animal.

Historiquement, la ménagerie du Jardin des plantes participe non pas d'une volonté d'organiser un rapport entre les hommes et les animaux, mais, au contraire, de purger l'observation scientifique des animaux des rapports que l'on peut entretenir avec eux par ailleurs. Le zoo est un élément de construction d'une histoire naturelle qui ne cherche surtout pas à mettre en forme des relations entre des hommes et des animaux, ni même entre les animaux entre eux, mais à montrer les animaux comme éléments d'un savoir qui peut s'objectiver en dehors de toutes ces relations. L'animal dans sa cage exigüe est montré pour ce qu'il donne à voir des caractéristiques qui permettent de le situer dans la classification et de le nommer. En effet, l'Histoire naturelle ne veut surtout pas « faire avec » ce qui se passe quand on est en présence des animaux. Au contraire, elle ne garde rien de cette expérience. En aucun cas elle ne promeut la logique de rentabilisation sociale, affective et cognitive des événements qui surviennent continuellement lorsqu'on est face à l'Autre. Au contraire, elle propose le sacrifice radical de ces événements au bénéfice d'une construction de la relation de l'homme avec le règne animal dans l'ordre d'un savoir scientifique, qui est abstrait et systématisé. Michel Foucault (*ibid.*) insiste sur le fait que les naturalistes ont procédé par soustraction : les choses sont purifiées de tout le réseau sémantique qui les relie au monde (les éléments qui les composent tout autant que les récits et les fables qu'elles ont suscitées) pour se constituer en observables du point de vue d'une histoire qui doit être *naturelle*.

Herbiers et ménageries sont les éléments concrets d'une histoire *naturelle* qui prend corps à travers une collection, un espace où, dépouillés de tout commentaire, « les êtres se présentent les uns à côté des autres, avec leurs surfaces visibles, rapprochés selon leurs traits communs, et par là déjà virtuellement analysés, et porteurs de leur seul nom » (*ibid.* : 143). Michel Foucault souligne cependant le fait que la botanique a mieux réussi que la zoologie dans cette entreprise de sémiotisation des objets vivants par soustraction de tout ce qui pouvait interférer avec leur forme descriptible : la page d'herbier est plus proche du « texte » que la cage du jardin zoologique et, à une autre échelle, il est plus facile de mettre en série ou en tableau les spécimens qui incarnent les variétés d'une espèce de blé¹⁶ que les spécimens de grands mammifères (Latour, 1999).

L'état des sciences a évolué et la classification n'est plus le seul modèle disponible pour ordonner les choses de la nature. La muséologie des collections permanentes des muséums a elle-même intégré la transformation majeure de l'ordre des savoirs sur la nature qu'a constitué l'écologie. Les dioramas dans les musées¹⁷ puis, plus récemment, les reconstitutions d'îles ou d'environnements où coexistent les animaux, telle la « savane » du zoo de la Tête d'or à Lyon, témoignent de la vision de la nature revisitée par l'écologie.

Ces dispositifs n'ont pas fait disparaître les présentations fondées sur le déploiement de la classification, mais ont imposé l'exposition des milieux de vie et des comportements des animaux notamment, et les relations entre individus. Le diorama reste cependant un dispositif sémiotique très proche d'une inscription textuelle : il y a une gradation continue entre la vitrine, le panneau ou le poster sur lesquels sont figurés des écosystèmes, et les schémas d'accompagnement qui facilitent l'interprétation des uns et des autres comme textes. Néanmoins, plus encore que pour la mise en scène de la classification, il est impossible de réduire les animaux présentés à des signes par soustraction de tout ce qui pourrait interférer avec la figure du système dont ils font partie. Idéalement, il faudrait parvenir à voir des flèches et regarder le moins possible les spécimens qu'elles relient. Dans le cas des nouveaux zoos, le visiteur est averti du fait qu'il ne verra peut-être pas tel ou tel spécimen singulier : il est installé face à un espace qui ressemble au milieu de vie originel des animaux qui s'y trouvent, et au sein duquel il devient parfois difficile d'isoler visuellement un individu.

¹⁶ En 1946, dans l'exposition sur la génétique coordonnée par Jean Rostand au Palais de la découverte, figurait un grand tableau où les épis de différentes variétés de blé étaient mis en texte à même le panneau, les spécimens collés étant l'équivalent parfait de leur propre description formelle et de sa traduction graphique. Dans nombre d'exposition sur les animaux, seul le dessin permet de mettre en tableau des spécimens dessinés, rendus formellement descriptibles et comparables par leur représentation graphique à taille réduite et placés dans les positions les plus commodes pour l'observateur.

¹⁷ Présentée du 14 juin au 10 septembre 2017 au Palais de Tokyo à Paris, l'exposition « Diorama » a permis de restituer les démarches des taxidermistes puis des conservateurs de différents muséums, depuis le *xviii*^e siècle jusqu'à la période actuelle, qui voit la disparition progressive de ces modes de présentation de l'animal et des milieux.

Par rapport au diorama ou au nouveau parc zoologique (Beauval par exemple), un jardin historique tel que la ménagerie du Jardin des plantes reste solidement arrimé à la classification. Le savoir écologique n'y est présent que par les panneaux d'interprétation qui sont rajoutés et par le savoir apporté par les visiteurs qui tentent souvent de voir des relations entre les animaux et leur milieu immédiat.

Mais la distinction majeure entre le zoo et le musée reste évidemment, même d'un strict point de vue sémiotique, le fait que l'animal mort se prête sans difficulté à sa seconde vie à l'état de signe, puisqu'il est objectivement soustrait à presque tous les autres modes d'existence¹⁸. Il réalise d'une façon dramatique cette condition d'objet mort qui caractérise tous les *musealia*¹⁹. Pour la collection animalière, cette condition d'objets morts à leur existence au monde réel mais prêts à renaître comme objets de langage dans le monde du savoir, n'est en rien une métaphore. À l'inverse, l'animal vivant du zoo échappe continuellement à sa condition de représentant de sa classe. L'enclos le plus austère, celui qui est destiné à rendre le plus commodément observables les formes descriptibles de l'animal, s'impose visuellement à cause de ce qu'il fait à l'être vivant qui est privé des possibilités de se montrer par ses comportements dans son milieu.

Un décrochage entre lieu d'exposition et lieu de savoir

Les savoirs sur la nature se sont développés et construits dans d'autres espaces que celui du zoo. Si évolution il y a, elle est précisément dans le fait que le zoo, en dépit de ses efforts pour récupérer un rôle dans les programmes de conservation de la biodiversité, cesse d'être un élément d'un système actif de construction des connaissances sur les animaux, et qu'il devient plutôt un lieu de contact direct avec eux, un lieu qui socialise et met en culture ce rapport dans le cadre d'une pratique culturelle qui est la visite. C'est pourquoi, même si le savoir sur les animaux a effectivement évolué depuis les premiers naturalistes, le lien entre le zoo et la production du savoir sur les animaux a quant à lui fortement régressé. Dans l'espace dégagé par ce brusque décrochage, c'est toute une nouvelle sémantique qui s'est glissée : celle du zoo lui-même, de son histoire, de ses usages. Ironie du sort : c'est désormais cette sémantique des relations historiquement changeantes entre scientifiques et animaux qui a sédimenté dans l'espace du zoo. Peut-on dire, en reprenant les mots de Michel Foucault à propos du zoo moderne, que le lien qu'il organisait au XVIII^e siècle entre le langage et les observables est à son tour *tombé*

¹⁸ Les enfants se posent peut-être plus facilement la question de ce qu'ils doivent faire face aux spécimens naturalisés des Muséum : « Est-ce que ce sont *vraiment* des animaux morts ? On dirait des statues » dit l'un d'eux lors d'une visite.

¹⁹ Le terme *musealia* a été proposé en 1970 par Z. Z. Stránský, muséologue tchèque, qui a œuvré, au sein du Comité international pour la muséologie, pour l'adoption d'un lexique théorique international.

comme une partie désormais morte et inutile au bénéfice d'une sensibilité croissante au dispositif lui-même ? L'un des modes de réception privilégié du zoo est en effet l'attention au dispositif lui-même, et à son évolution supposée. On retiendra quelques traits marquants : le cartel, la cage, le statut de public, le lien aux médias, etc. On l'a vu, le cartel participe encore pleinement d'un mode de réception qui ancre le rapport à l'animal dans une discipline, au sens propre, puisqu'il est totalement articulé à la nécessité de désigner correctement l'animal. La cage, quant à elle, en dit plus sur le zoo que sur les manières de connaître l'animal (Chaumier, 2008).

Il est difficile de faire le lien entre le dispositif du zoo dans le système des sciences naturelles et les réactions que l'on peut recueillir aujourd'hui auprès des visiteurs de la ménagerie du Jardin des plantes. Il peut même sembler incongru de chercher à établir un tel lien, tant l'analyse de Michel Foucault se passe de tout ce qui concerne les usages sociaux des dispositifs dont il analyse l'émergence. Mais les enquêtes sur les pratiques sociales contemporaines se passent quant à elles de prendre en compte l'histoire des dispositifs qui ont rendu possibles les pratiques qui sont étudiées.

Lors de notre enquête auprès des visiteurs, nous avons de fait identifié deux éléments qui renvoient au zoo comme texte dans l'ordre d'un savoir que les visiteurs cherchent à comprendre : d'une part, les visiteurs cherchent à comprendre et à suivre la manière dont on peut interpréter le zoo comme un média et, d'autre part, les visiteurs se donnent une discipline pour construire un savoir méthodique dans l'interaction avec l'animal.

Que voir du zoo ? Le zoo et les représentations médiatiques et culturelles de l'animal

L'hypothèse selon laquelle les visiteurs mobilisent des pratiques de visite d'exposition dans un espace qui fonctionne au moins partiellement comme un « texte » n'est pas difficile à vérifier. Nos enquêtés cherchent souvent d'emblée le sens du parcours et les informations qui « appareillent » ce dernier. Ils s'arrêtent devant les plans, les indications signalétiques, lisent les cartels. Certains s'efforcent de ne rien rater, ou tout au moins, de savoir à quoi correspond la partie visitée par rapport à l'ensemble. Enfin, même de très jeunes visiteurs ont conscience de l'existence d'une sphère professionnelle qui fait fonctionner le zoo. De même qu'on constate dans les musées un intérêt des jeunes visiteurs pour le média lui-même (« comment c'est fait » plus que « de quoi est-il question »), il y a une curiosité passionnée à l'égard des coulisses : « Comment les vétérinaires soignent les animaux ». Certains peuvent même s'identifier aux professionnels : « Si j'étais directrice je mettrais plus de choses dans les cages ».

Les règles du bon comportement au zoo sont souvent évoquées et commentées au nom d'un savoir sur la pratique correcte du zoo, en particulier le bon rapport aux animaux. Les enquêtés sont attentifs et sensibles à ce que font et disent les autres visiteurs, et évaluent en permanence les conduites : « Les gens continuent de donner à manger alors que c'est interdit ». Les anecdotes concernant les accidents ou morts d'animaux provoqués par les publics sont nombreuses. Comme dans les musées de sciences, les visiteurs qui viennent avec leurs enfants assument constamment un rôle éducatif et se font les relais de l'action institutionnelle : ils lisent les cartels, expliquent, régulent.

Symétriquement, dans certaines situations, par exemple face aux orangs-outangs, non seulement les visiteurs sont publics du zoo, mais ils jouent à être publics du spectacle des orangs-outangs au zoo. Il se forme rapidement des assemblées qui mobilisent les pratiques liées au spectacle dans le sous-espace qui est délimité devant la grande vitre extérieure : répartition ordonnée autour de la cage, applaudissements, exclamations. Dans les entretiens, on retrouve de nombreux échos de cette connivence, même chez les petits enfants : « On aurait dit qu'ils faisaient un spectacle », « il cherchait à faire l'intéressant », « il faisait le clown avec sa bassine ». Le spectacle est moins constitué par les mimiques ou les gestes des orangs-outangs, que par leur rapport aux objets, comme si ceux-ci étaient potentiellement les tiers d'une communication dont les règles seraient communes aux visiteurs et aux orangs-outangs.

L'importance d'une culture des médias intervient ici. Dans des situations où les commentaires et attitudes laissent penser que les visiteurs réagissent directement à l'animal (qui peut être l'animal nommé, l'animal en cage, etc.), ils assument l'une des places définies par les médiations par lesquelles se constitue le rapport entre les humains et les animaux au zoo : ils sont éducateurs face aux cartels, et membres du public assistant tous ensemble au même spectacle devant la grande vitre. Ce jeu de postures reconnues, pratiquées, régulées, règle à la fois la distance aux animaux et la distance aux autres d'une manière très souple, puisqu'elle permet tout à la fois de donner libre cours à des interprétations et de les formuler dans un contexte où elles font partie du spectacle. Il n'y aurait par exemple aucun sens à traquer les projections anthropomorphiques et à les exhiber comme des éléments de représentations sociales des relations homme/animal, sans prendre en compte le fait que, dans certaines situations, dans la même visite, les visiteurs s'en donnent à cœur joie et, dans d'autres, sont extrêmement prudents et critiques par rapport à leurs propres impressions. Ainsi l'anthropomorphisme est-il évoqué par un enfant dans un cadre qui situe de manière remarquablement prudente et réflexive sa propre activité interprétative en la référant à une culture des scénarios et des formes médiatiques : « On aurait dit une histoire dans un film, le mâle et la femelle se disputaient [...]. Nous on croyait que c'était comme dans un film, comme des êtres humains ». L'interprétation de la dispute mobilise non le recours à un modèle narratif qui travaillerait en sous-main le récit des jeunes visiteurs (modèle que le sociologue se donnerait pour tâche de mettre au jour), mais la référence à une

technique narrative parfaitement explicite et assumée en tant que telle. Au passage, il faut noter que cette référence à des modèles médiatiques et culturels permet à l'enfant de ne rien dire de ce qu'il voit de l'animal présent face à lui : « on aurait dit » est une forme de mise à distance qui (comme la mise à distance objectivante opérée par les naturalistes savants !) laisse intact, hors discours, ce qui concerne la co-présence physique des individus.

Les mêmes enfants commentent les cris poussés par les fauves : « En plus ils faisaient du bruit, à la télévision on n'entend pas les mêmes bruits, c'était fort, on aurait dit qu'il y avait un micro, ça faisait peur ». Il y a là à nouveau une fascinante exploration de ce qui est ressenti à partir d'une comparaison avec l'expérience de réception médiatique : le cri surprend l'enfant *parce qu'il ne ressemble pas à celui qu'on entend à la télévision*, lequel devient le son « naturel » puisque le son entendu face à l'animal en chair et en os semble comme amplifié par un micro.

Un autre jeune visiteur tente de rendre compte de la spécificité du zoo, par rapport aux médias, sur une base comparative que ne renieraient pas les sémioticiens : c'est le déplacement de son propre corps que l'enfant perçoit, avant même de situer la différence dans « l'état » de l'animal :

ENQUÊTEUR : « Et vous regardez souvent des documentaires à la télé ? Toi, qu'est-ce que tu préfères entre venir au zoo ou les regarder à la télé ? »

VISITEURS : « Venir dans le zoo, parce que dans le zoo, on se déplace, on peut les voir de nos yeux, à la télé aussi on peut les voir de nos yeux mais c'est pas la même chose, quand on est à la maison, on ne sent pas d'air alors qu'ici on sent de l'air ».

Pour comparer le zoo et les médias, ce jeune visiteur mobilise une culture poussée des dispositifs médiatiques. Il évoque son propre engagement physique et c'est celui-ci qui actualise concrètement les conditions de ce « voir médiatique », conscient des médiations par lequel il advient : l'ouïe, la sensation, la présence du public autour, etc.

Ce n'est (presque) plus la discipline visuelle des naturalistes qui constitue le mode d'emploi du zoo, mais ce n'est pas pour autant un nouveau modèle académique : c'est le savoir sur le dispositif lui-même, sur le zoo bien sûr, mais aussi et surtout sur les médiations culturelles et médiatiques qui permettent de comparer le zoo et d'autres dispositifs qui traitent des animaux.

Que voir du zoo ? Les cages et les animaux en cage

Pour certains visiteurs, le dispositif du zoo intègre l'animal, un animal transformé par cette opération. Ce faisant, ils se rapprochent des positions de Gary Marvin (2008). Celui-ci a proposé la catégorie d'« animal de zoo » pour désigner des caractéristiques et l'identité spécifiques des animaux qui habitent les zoos et

pour traiter un rapport problématique à « l'animal réel ». Par les opérations auxquelles il se prête, l'animal de zoo joue le rôle de « l'animal sauvage » car il n'est pas en situation d'être réellement un animal sauvage. À ce titre, il est à la fois une construction (il entre dans un projet de signification), mais aussi un être qui vit pour lui-même dans les conditions qui sont celle de la captivité. Cette catégorie situe l'animal à la fois comme objet asservi au dispositif et comme individu dont l'existence se déroule dans l'indifférence aux enjeux institutionnels du zoo. Lors de notre enquête, au moins un visiteur a fait un usage systématique du terme *animaux en cage* : « On est en train de voir des animaux en cage », puis, plus tard, « j'ai un peu du mal avec ce principe, les animaux en cage, même si j'aime bien venir au zoo ». Il est aussi le seul à avoir mentionné la présence des autres animaux qui n'étaient pas en cage : « Les plus heureux ici c'est les pigeons ». L'ensemble de son discours est hanté par le fait que l'animal de zoo est avant tout non pas un représentant de la vie sauvage (située ailleurs, autrefois), mais un être enfermé. Il ne lui est pas possible de le voir comme un substitut de l'animal sauvage dont il est supposé jouer le rôle. Il explicite sa préoccupation en évoquant une position d'éducateur : « Si j'avais un enfant, je l'emmènerai au zoo... mais je voudrais rapidement lui apprendre que les animaux ne vivent pas toujours en cage ». Il développe par ailleurs une attention comparative au lien entre la culture et la manière d'encager les animaux. En effet, il visite systématiquement les zoos des pays dans lesquels il se rend : « C'est comme aller voir une piscine, une librairie, c'est une culture ». Il en tire presque une sorte d'anthropologie de la mise en cage : « Mais est-ce qu'il y a des cages qui sont mieux que d'autres, est-ce qu'il n'y a pas des cages dorées, je ne sais pas [...]. J'aime bien les prisons aussi, je trouve que ça renvoie une image de l'individu [...]. L'individu met les animaux en cage, ça fait partie de lui ». De fait, il conclut l'entretien en évoquant un court-métrage consacré au zoo dans lequel le cinéaste a filmé les visiteurs regardant les animaux : « Avec un principe de montage, on s'aperçoit qu'à la fin du film ce sont les animaux qui regardent les gens qui les ont mis en cage [...] et c'est vrai, l'homme est un animal parmi d'autres, les cages ne sont pas forcément les mêmes, mais on a les mêmes ».

De manière parfaitement cohérente, sa relation aux animaux du zoo suppose une conscience mutuelle de la cage :

ENQUÊTEUR : « Vous pensez qu'ils sentent notre présence ? »

VISITEUR : « À partir du moment où ils sentent les barreaux, les vitres et les cages, oui ».

De façon moins marquée, on trouve chez d'autres visiteurs, parfois très jeunes, la reconnaissance de l'animal du zoo comme animal en cage : « On ne sait pas comment ils sont quand il n'y a pas de vitre, on ne peut pas savoir ». Pour certains, l'animal en zoo est de ce fait moins authentique que l'animal, même sous forme de représentation dans son milieu naturel : « Ça serait bien si on pouvait les voir en photo aussi, en vrai ».

Le savoir sur l'animal : le visiteur naturaliste

Dans les sections précédentes, j'ai évoqué la manière dont les visiteurs mobilisaient très consciemment une culture du zoo comme média et comme dispositif pour construire leur rapport à ce qu'il y a à connaître par le zoo. Le zoo est aussi, je l'ai dit, le lieu d'un savoir sur les animaux qui y habitent, à partir de différents modèles de l'activité scientifique, et qui fait référence. En effet, on observe un fort attachement à l'idée d'apprendre du zoo comment voir l'animal avec les yeux du savant. Le premier modèle est – évidemment – inspiré par la figure du naturaliste.

Nommer correctement l'animal est le premier besoin, le premier réflexe, la première joie du visiteur au zoo. Le cartel est ici, comme au musée, un élément attendu, reconnu. Il désigne l'objet comme portant un savoir à propos de lui-même : sa place dans un ordre.

Face à l'enclot de l'âne, les visiteurs cherchent le cartel pour trouver le nom exact. Certains le connaissent déjà, l'annoncent dès qu'ils sont en vue et le vérifient sur le cartel. D'autres visiteurs savent quant à eux que le terme *âne* n'est peut-être pas juste ou suffisant. Dès qu'ils ont lu le cartel, ils répètent avec la satisfaction manifeste d'avoir appris quelque chose.

HOMME : « Ça c'est un âne ! »

FEMME (lisant le cartel) – « C'est un baudet du Poitou. »

Plus loin, des parents annoncent à voix forte, après avoir lu la pancarte très visible : « Ce sont des paresseux » ! Le terme est répété à de nombreuses reprises, jusqu'à ce que les enfants l'aient prononcé à leur tour.

Les visiteurs veulent nommer les animaux et les plantes, et le dispositif joue ici un rôle central. On veut pouvoir également nommer les plantes du jardin botanique qui jouxte le zoo. En revanche, il n'est nullement fait état du besoin de nommer précisément les plantes à l'intérieur du zoo ou les animaux libres à l'extérieur des cages (les oiseaux de la ville, hôtes familiers du zoo). De ce point de vue, le visiteur reconnaît et active la pratique proposée à la fois par la classification et par la tradition muséale (Jacobi, Desjardins, 1992). En effet, c'est non seulement la cage, mais aussi l'étiquette qui désignent l'animal comme spécimen appartenant à une collection et porteur d'un savoir sur lui-même. La place des animaux est également exploitée en tant qu'information sur le souhait de montrer la classification : « C'est bien présenté, chacun dans son coin, les oiseaux avec les oiseaux ».

Le savoir sur l'animal : le visiteur éthologue

Un deuxième comportement des visiteurs témoigne d'un autre rapport à une pratique savante : l'observation méthodique et, dans certains cas, l'expérimentation. Dans les cas observés, l'observation méthodique ne portait pas sur les traits

physiques de l'animal, mais sur ses comportements. Les traits physiques sont nommés et commentés, souvent pour leur caractère remarquable, beau, étrange, ou bien pour leur troublante proximité avec des traits humains dans le cas des orangs-outangs (les mains et les pieds, la finesse des doigts, les ongles noirs, les petites oreilles, etc.), sans qu'il soit ressenti comme nécessaire de systématiser ce qui peut en être analysé.

Parfois, des visiteurs tentent d'analyser quelque chose de la communication avec l'animal en mettant en œuvre une sorte de protocole. Observons, par exemple, une femme avec ses deux enfants qui regardent l'un des orangs-outangs de très près, juste derrière la vitre, en commentant les faits et geste de celui-ci. Le petit garçon appuie sa main bien à plat sur la vitre et l'orang-outang plaque sa propre main en vis-à-vis. Saisie, la femme pousse une exclamation étouffée et commente : « Il cherche à communiquer avec toi ». L'orang-outang retire sa main, l'enfant maintient la sienne et attend. Rien ne s'ensuit. Il frappe sur la vitre. La femme le reprend : « Non surtout pas, il ne faut pas taper comme ça, il faut lui montrer que tu veux communiquer, pas que tu veux juste le faire réagir ». S'ensuit une démonstration de la femme devant la vitre : « Il faut l'imiter pour montrer que tu veux communiquer » et elle reproduit un geste de l'orang-outang (il se gratte le bras) en invitant les enfants à faire de même. Les enfants imitent l'orang-outang qui dirige son regard vers eux mais détourne aussitôt la tête. La femme appuie alors sa main sur la vitre, comme a fait son fils. Le phénomène ne se reproduit pas. C'est l'imitation qui constitue la technique expérimentale spontanément mise en œuvre pour obtenir l'événement sans exercer de violence.

Dans un autre cas, un visiteur se rapproche de l'orang-outang qui est juste en face de lui et le regarde intensément sans bouger. L'orang-outang semble soutenir le regard, puis s'éloigne un moment. Le visiteur reste jusqu'à ce que l'animal soit à nouveau face à la vitre. Il se rapproche et le regarde à nouveau fixement. Je l'interroge lorsqu'il quitte les lieux. Il cherche à capter l'attention de l'orang-outang avec son seul regard, « pour en avoir le cœur net ». Le fait de s'astreindre à solliciter l'animal uniquement par le regard prive ce visiteur de possibilités d'attirer l'attention de l'orang-outang et l'oblige à une longue attente, mais renforce considérablement la valeur de l'échange visuel qui s'est produit par deux fois. Le protocole mis en œuvre est celui d'un contrôle des paramètres pour faciliter l'interprétation de ce qui se répète.

On pourrait interpréter ces séquences de plusieurs manières. Il n'est peut-être pas nécessaire de parler de la construction d'un savoir dans la mesure où notre visiteuse veut renouveler un événement rare et gratifiant de l'expérience au zoo : se sentir choisi par l'animal lui-même et intégré dans son monde. Mais le fait de vouloir faire se reproduire l'événement implique la mise en œuvre d'une technique qui permet, comme pour le second visiteur, « d'en avoir le cœur net » : une fois n'est pas tout à fait suffisante pour être sûr et, de plus, il faut éviter les biais (obtenir une réaction et non susciter une envie de communiquer). Il faut que le phénomène soit reproductible dans des conditions contrôlées pour exister réellement. Il faut s'assurer, avec sérieux, de la signification de l'événement. Ces visiteurs-là ne

cherchent pas à s'amuser de tout ce que le comportement de l'orang-outang évoque pour eux ; ils préfèrent un type d'interprétation austère régulé par les principes de construction d'un savoir qui, en contrepartie, leur permettrait d'affirmer quelque chose comme : « C'est bien une situation de communication que j'ai vécue avec cet animal, c'est-à-dire une situation où il y a eu reconnaissance mutuelle de l'intention de communiquer, y compris du point de vue de l'animal ».

Il est évidemment impossible d'induire de ces observations la généralité d'une technique d'observation. Mais je l'ai commentée longuement pour trois raisons :

- premièrement, elle manifeste et actualise une caractéristique du zoo comme dispositif conçu pour mettre en œuvre une démarche d'observation systématique. Il y a une grande différence cependant, entre le zoo des naturalistes commenté par Michel Foucault et le zoo tel qu'il apparaît à travers les comportements et les usages de visiteurs de notre enquête : ce ne sont pas les traits morphologiques des animaux qui appellent un effort raisonné d'observation, ni même leurs comportements. Ce sont les phénomènes de communication avec les animaux ;
- deuxièmement, ces observations viennent à l'appui d'autres données recueillies dans l'enquête : dans les entretiens auprès des visiteurs, la visite au zoo apparaît comme une suite d'expériences hétérogènes, avec des moments extensifs de promenade et de bavardage dont l'animal est totalement absent, et des moments intensifs où peut intervenir le choc d'une possibilité de rencontre rare et unique, lorsqu'il ne s'agit plus de regarder, mais d'être – *enfin* – regardé. Certains récits de souvenirs mettent en scène cette rencontre : « Je me souviens d'une panthère noire, quand on s'est approché, elle a rivé ses yeux sur ma copine et ne l'a plus lâchée, on tournait autour, peut-être qu'elle avait choisi sa proie, je ne sais pas, ma copine n'était pas à l'aise mais elle ne voulait pas partir, elle se sentait choisie ». Cette expérience est si forte qu'elle constitue selon nous le moteur non plus d'une sorte d'exercice interprétatif permanent que constitue n'importe quelle activité de visite, mais d'une quête de vérité qui mérite un effort sérieux. Comme si le rapport d'altérité fournissait ici l'occasion d'être enfin arraché à ce que Philippe Descola a décrit comme étant notre ontologie naturaliste caractérisée par l'impossibilité de franchir la barrière des intériorités animales, donc un moyen d'exister dans un autre ordre de vérité. C'est peut-être dans la mesure où l'enjeu ontologique d'un partage d'intériorité avec l'animal est très fort que l'on peut observer de tels efforts de mise en œuvre d'un protocole rigoureux dans certaines visites ;
- troisièmement, même si mes propres relevés de ces techniques d'observation sont insuffisamment systématisés pour catégoriser des tendances concernant les façons de visiter, le simple fait qu'elles aient été observées est déjà important dans la mesure où elles recourent et questionnent des travaux préexistants sur la dimension cognitive de l'expérience de visite au zoo. Dans l'une des rares études consacrées aux perceptions des visiteurs au zoo, Robert L. Wolf et Barbara Tymitz (1979) dégagent une série d'attitudes qui correspondent aux

différents degrés d'un modèle cognitif divisé en trois grands registres, classés par ordre de complexité croissante, des opérations qui leur correspondent : la perception, la mémorisation et la conceptualisation. Dans la classification des auteurs, l'observation est plutôt liée à des objectifs perceptifs de repérage, de reconnaissance, d'identification et de discrimination. Les opérations de transferts et de comparaisons, qui sont associées pour les auteurs au registre de la conceptualisation, correspondent dans leurs données à des commentaires interrogatifs, en forme d'hypothèses, du type : « *We're amazed at all the different animal you have here that came from Africa. There seem to be a lot more from Africa than Central America* » ou bien « *I was looking to see if I could figure out what the difference was between an alligator and a crocodile. By the way, what's the difference between a reptile and an amphibian* »²⁰. Les opérations cognitives correspondent presque systématiquement à des questions explicites qui manifestent une disposition : celle d'une curiosité désintéressée. Cette curiosité apparaît comme un état collectif, permanent, qui caractérise l'expérience du zoo dans l'étude de Robert L. Wolf et Barbara Tymitz. Cet état est décliné en une série d'attitudes et d'opérations de complexité croissante. Au premier niveau, celui que les auteurs appellent « *awareness* », on trouve le perpétuel « *look, look!* », qui résonne dans les allées du zoo : il faut constamment chercher à voir ce qu'il y a à voir, manifester et partager cette quête de ce qu'il est pertinent de désigner à l'attention.

Dans notre enquête, il en va un peu différemment. On retrouve des choses très proches : le visiteur cherche perpétuellement à voir et l'exclamation « regarde ! », parfois répétée en salves, est une caractéristique frappante du zoo²¹. Autre point : le fait de lire les cartels et de nommer les animaux est une pratique intensive repérée dans les deux cas. Mais, dans l'enquête que nous avons effectuée, les visiteurs ne sont pas portés par un état de curiosité continue, collective. Ceux que nous avons rencontrés ne l'étaient pas ou bien l'étaient à certains moments seulement. C'est à certains moments que l'expérience du zoo comporte une forte dimension cognitive quand elle est sous-tendue par un intérêt de connaissance qui n'est pas une curiosité *a priori*, mais une sensibilité aiguë, temporaire, à la possibilité d'être personnellement concerné par ce qui se passe « du point de vue des animaux ».

Par rapport au modèle de Robert L. Wolf et Barbara Tymitz, il ne semble pas que les visiteurs que nous avons rencontrés se situaient le long d'une échelle continue et graduée. Il semble plutôt que les expériences cognitives les plus manifestes se répartissent aux deux pôles extrêmes de ces modèles : le besoin presque automatique de nommer correctement les animaux (lecture des cartels, à haute voix lorsqu'on est plusieurs, puis répétition du nom), et la mise en œuvre de

²⁰ « Nous sommes stupéfaits par la quantité d'animaux ici qui viennent d'Afrique. Il semble y en avoir bien plus qui viennent d'Afrique que d'Amérique centrale » ; « Je me demandais si je pouvais me représenter la différence entre un alligator et un crocodile. Par ailleurs, quelle est la différence entre un reptile et un amphibien ».

²¹ De ce point de vue, la visite au zoo diffère nettement de la visite d'exposition en musée : on y parle fort, sans réticence, en permanence.

protocoles d'observation assez raffinés, pour tester la possibilité de communiquer avec l'animal lorsque cette possibilité surgit. Il serait pourtant difficile d'attribuer cet écart à une évolution des enjeux de connaissances chez les visiteurs. Bien d'autres choses sont intervenues entre-temps, qui ont pu affecter les pratiques des publics comme celles des chercheurs. En muséologie, le regard porté sur les publics et les pratiques de visite a changé (Eidelman, Gottesdiener, Le Marec, 2013). Les travaux de Véronique Servais (1999) ont par ailleurs ouvert la voie à de nouvelles interprétations des interactions entre les humains et les animaux. Enfin, le cadre général d'une anthropologie de la nature a modifié les enjeux de l'attention portée aux animaux – notamment après les travaux de Philippe Descola et Tim Ingold. Ce qui est certain, c'est qu'un mode de connaissance rationnel, caractéristique de la démarche scientifique, est mobilisé sérieusement, mais au service d'un enjeu qui est exactement à l'opposé du rapport savant à la nature construit par les sciences de la nature, puisqu'il s'agit de tester l'hypothèse d'une rencontre avec l'animal dans le partage d'un enjeu commun de communication. Les visiteurs observés en train d'expérimenter ne prennent jamais tant au sérieux la démarche scientifique au zoo que lorsque l'enjeu de connaissance porte sur la possibilité d'entrer dans le monde de l'autre et de partager des intériorités.

Conclusion

La relation du zoo aux instances de production de savoirs sur l'animal s'est distendue depuis le XVIII^e siècle : il est difficile d'y ressentir la présence de chercheurs qui inscriraient leur identité dans un discours zoographique et indiqueraient comment il faut voir les animaux ou, à défaut, quelles questions, quels débats, quelles pratiques sont issus de leur manière de voir.

Cependant, c'est encore un savoir que les visiteurs tentent de constituer en cadre et en référence pour utiliser le zoo. De fait, l'expérience de visite a été acquise dans l'enfance et se transmet aux enfants. Mais, à défaut d'un modèle contemporain et vivant du rapport à l'animal, c'est l'expérience réflexive d'une distance à l'animal qui est vécue et organisée : le savoir que le zoo rend disponible pour réguler sa relation à l'animal, c'est le savoir sur le dispositif zoographique et plus largement, sur le média zoographique. Mais les visiteurs rencontrés font apparaître autre chose : ils assument à la fois l'exigence scientifique « classique » et la transformation des enjeux du savoir sur l'animal. C'est là l'un des résultats majeurs de l'enquête : la méthode scientifique, l'épreuve, la discipline, ne sont jamais aussi désirables que lorsqu'elles promettent de pouvoir briser la frontière entre des intériorités que la science a pourtant érigées comme impartageables entre l'homme et l'animal. Les visiteurs assument, pour eux-mêmes et à leur manière, des questions qui sont aujourd'hui au cœur du développement de l'anthropologie de la nature et de la critique des épistémologies classique en sciences biologiques : peut-on construire un savoir sur l'animal qui parte des relations que l'homme peut entretenir avec lui ?

Ils le font en reprenant de la science non pas ses postulats ontologiques, mais la posture méthodique et le principe d'une mise à l'épreuve. D'une certaine manière, le zoo est, dans l'espace et le temps limité des visites, le lieu où se vit et s'observe ce que les chercheurs en SHS tentent aussi de leur côté de mettre en œuvre : une manière d'assumer une hétérogénéité irréductible des modes de savoirs sur l'animal, en combinant un désir de scientificité et une transformation profonde des enjeux du savoir scientifique sur la nature.

Références

- Abram D., 1996, *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens*, trad. de l'américain par D. Demorcy et I. Stengers, Paris, Éd. La Découverte, 2013.
- Abram D., 2010, *Becoming Animals. An Earthly Cosmology*, New York, Vintage.
- Babou I., 2009, *Disposer de la nature. Enjeux environnementaux en Patagonie argentine*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Babou I., Le Marec J., 2003, « Science, musée et télévision : discours sur le cerveau », *Communication et langages*, 138 (1), pp. 69-88.
- Chaumier S., coord., 2005, « Du musée au parc d'attraction : ambivalence des formes de l'exposition », *Cultures et musées*, 5.
- Chaumier S., 2008, « Quand les objets s'animent. De la visite au muséum d'histoire naturelle à la promenade au zoo », *Techniques et culture*, 50, pp. 144-163.
- Cheveigné S. de, Joulian F., coords, 2008, « Les natures de l'homme », *Techniques et culture*, 50.
- Cousin-Davallon F., Davallon J., 1986, « Les parcs zoologiques : l'imaginaire du naturalisme », pp. 83-95, in : Davallon J., dir., *Claquemurer pour ainsi dire tout l'univers. La mise en exposition*, Paris, Centre Georges Pompidou/Centre de création industrielle.
- Davallon J., dir., 1986, *Claquemurer pour ainsi dire tout l'univers. La mise en exposition*, Paris, Centre Georges Pompidou/Centre de création industrielle.
- Descola P., 2005, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard.
- Descola P., Ingold T., 2014, *Être au monde. Quelle expérience commune ? Débat présenté par Michel Lussault*, Lyon, Presses universitaires de Lyon.
- Eidelman J., Gottesdiener H., Le Marec J., 2013, « Visiter les musées : expérience, appropriation, participation », *Culture et musées*, hors-série « La muséologie : 20 ans de recherche », pp. 73-113.
- Ferrarese E., Laugier S., 2015, « Politique des formes de vie », *Raisons politiques*, 57 (1), pp. 5-12.
- Foucault M., 1966, *Les Mots et les choses*, Paris, Gallimard.
- Gouabault E., Michalon J., 2010, « Les relations anthropozoologiques », *Sociétés*, 108 (2), pp. 5-8.
- Jacobi D., Desjardins J., 1992, « Les étiquettes dans les musées et les expositions scientifiques et techniques », *Publics et musées*, 1, pp. 13-32.
- Joulian F., Abegg C., 2008, « Zoos et cause animale », *Techniques et culture*, 50, pp. 120-143.

- Latour B., 1999, « Sol amazonien et circulation de la référence », pp. 33-82, in : Latour B., *L'Espoir de Pandore. Pour une version réaliste de l'activité scientifique*, trad. de l'anglais par D. Gille, Paris, Éd. La Découverte, 2001.
- Latour B., Woolgar S., 1988, *La Vie de laboratoire. La production des faits scientifiques*, Paris, Éd. La Découverte.
- Leblan V., Roustan M., 2017, « Introduction. Les animaux en anthropologie : enjeux épistémologiques », *Lectures anthropologiques*, 2. Accès : <http://lecturesanthropologiques.fr/lodel/lecturesanthropologiques/index.php?id=393>.
- L'Estoile B. de, 2007, *Le Goût des autres. De l'Exposition coloniale aux arts premiers*. Paris, Flammarion.
- Le Marec J., 2013, « Le public, le tact et les savoirs de contact », *Communication et langages*, 175, pp. 3-25.
- Marvin G., 2008, « L'animal de zoo : un rôle entre sauvage et domestique », *Techniques et culture*, 50, pp. 102-119.
- Roux J., Charvolin F., 2013, *Les Passions cognitives, l'objectivité à l'épreuve du sensible*, Paris, Éd. Les Archives contemporaines.
- Servais V., 1999, « Enquête sur le "pouvoir thérapeutique" du dauphin : Ethnographie d'une recherche », *Gradhiva*, 25, pp. 92-105.
- Servais V., 2012, « La visite au zoo et l'apprentissage de la distinction humaine », *Revue d'anthropologie des connaissances*, 6 (3), pp. 157-184.
- Stránský Z. Z., 1970, « Múzejnictvo v relácii teórie a praxe », *Múzeum*, xv (3), pp. 173-183.
- Veyne P., 1983, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Wolf R. L., Tymitz L. B., 1979, *Do giraffes ever sit? A study of perceptions at the National Zoological Park*, Washington, Smithsonian Institution.